

« Nous viendrons à bout de ce mur » Une initiation au bricolage entre femmes*



Travail de Bachelor d'Alice Créte effectué dans le cadre de la formation
à la Haute école de travail social de Genève

Version « agréable à lire » et « pratique à utiliser »
Genève, février 2020

Résumé

Bricoler est une activité utile, qui permet de transformer son environnement et réparer les objets du quotidien. Cette activité, liée à des outils et à des gestes techniques, est l'apanage des hommes dans notre société. Les femmes* doivent leur demander leur aide, et, au contraire d'une complémentarité des tâches, c'est le reflet des inégalités structurelles qui maintiennent la dépendance et la domination du groupe des femmes par le groupe des hommes.

La présente recherche porte sur les inégalités entre femmes et hommes qui structurent la société capitaliste, et la manière dont les apports du bricolage peuvent subvertir ce rapport social délétère.

C'est pourquoi je me suis posé cette question : « Outre l'apprentissage de gestes techniques, qui peuvent rendre plus autonomes les personnes qui pratiquent le bricolage, qu'est-ce qu'apporte cette pratique, lorsqu'elle est découverte en groupe et entre femmes, en terme d'émancipation individuelle et collective ? »

Depuis 2017, j'anime un atelier d'initiation au bricolage dans un centre de loisirs, gratuit et entre femmes. J'ai suivi un groupe pendant un trimestre, ce qui m'a permis de constater sur le terrain leurs raisons de bricoler et les obstacles particuliers à surmonter quand on est une femme. Quatre participantes ont été interrogées et deux discussions collectives ont été menées. Les observations de terrain ont servi à alimenter cette recherche, qui a elle-même servi à améliorer l'atelier.

Bricoler permet de sortir d'un rôle de femme « faible » et « incapable ». Les conditions de l'initiation – ici, en groupe, entre femmes, et gratuitement – portent déjà les germes d'une émancipation future. Et elles reflètent les valeurs de l'animation socioculturelle, parmi lesquelles la solidarité, la tolérance et le respect. Ma recherche montre que bricoler n'est pas sorcier, mais qu'il faut des occasions pour l'expérimenter.

Si tu sais faire un gâteau... tu sais utiliser une perceuse-visseuse !

Merci !

J'ai pensé à Zig Blanquer pendant toute la rédaction de ce travail de Bachelor, qui a ouvert la voie à la transmission.

Je remercie toutes les participantes des ateliers Boîte-à-outils et mes amies, du bâtiment ou bricoleuses du dimanche, qui m'ont inspirées. Et bien sûr les Créateliers.

Table des matières

1 – L’origine du projet.....	7
2 – Rapports sociaux de sexe : une forme de domination structurant la société.....	9
2.1 Définition des rapports sociaux de sexe.....	9
2.2 Intérêt d’une approche matérialiste.....	10
2.3 À qui profite la division sexuée du travail ?.....	11
3 – « Les Mains, les outils, les armes ».....	13
3.1 L’outil et le geste technique sont produits socialement.....	13
3.2 La force physique est aussi une construction sociale.....	16
3.3 Le bricolage : une activité masculine.....	16
4 – Pourquoi bricoler ?.....	19
Autonomie.....	19
Économies.....	20
Écologie.....	21
Créativité.....	21
Plaisir.....	22
4.2 Obstacles à surmonter.....	24
La peur.....	24
Confiance en soi.....	25
Faire « faux ».....	25
Patience.....	26
Force.....	26
4.3 Le bricolage, un territoire de pouvoir masculin.....	28
Mystère entretenu par les hommes.....	28
Mystère dissipé par les femmes.....	30
5 – Initiation au bricolage, comment ? Éléments importants pour démarrer un atelier.....	32
Un lieu qui défend des valeurs.....	32
Apprendre en groupe.....	32
Non-mixité.....	32
Gratuité.....	33
6 – Le bricolage : un possible levier de changement social ?.....	34
6.1 Définition de l’émancipation.....	34
6.2 L’émancipation par le bricolage.....	34
6.3 Ce qui se passe dans le groupe.....	35
Transmission collective.....	35
Partager en confiance.....	36

Nous viendrons à bout de ce mur, avec l’outillage nécessaire.....	39
Bibliographie.....	41
Annexe 1 – Lettre aux participantes.....	42
Annexe 2 – Définition de l’opprimé.....	43

1 – L'origine du projet

Charpentière

J'ai été charpentière pendant dix ans, de 2005 à 2015. Lors de la formation en charpente traditionnelle-bois, à la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment, avec Joëlle, une amie, nous avons observé les différences dans l'apprentissage que nous faisons, elle et moi, les deux seules femmes, par rapport à nos collègues masculins. Pour être charpentière, il a fallu dépasser les multiples obstacles sociaux et personnels qui se sont dressés sur notre route.

Les compétences techniques pour faire de la charpente constituent un savoir pratique bien au-delà de mon métier, elles me sont utiles au quotidien.

Anarcha-féminisme

Ce métier, je l'ai exercé en tant que féministe et anarchiste. J'ai travaillé dans le bâtiment, mais c'est par un engagement anti-capitaliste et contre le patriarcat (c'est-à-dire la forme d'organisation sociale où les hommes détiennent et exercent le pouvoir), que j'ai pu utiliser mes compétences professionnelles à d'autres fins que le seul salaire. Les chantiers sont devenus, pour moi, un terrain d'expérimentation sociale, de solidarité, et de réalisation de soi pour des personnes victimes de l'exclusion. J'ai constaté les effets positifs du travail manuel sur moi-même et les groupes constitués le temps des chantiers, et dès le début, j'ai eu à cœur de transmettre ces compétences à des personnes éloignées du bricolage : personnes handicapées, femmes, enfants.

Atelier entre femmes

Depuis 2017, j'anime un atelier collectif toutes les semaines : La boîte-à-outils. C'est un atelier d'initiation au bricolage pour femmes aux Créateliers, un centre de loisirs genevois. L'inscription est gratuite, pour un trimestre. L'objectif est de rendre plus autonomes des femmes adultes face aux réparations et aménagements au quotidien (poser une étagère, restaurer un tabouret, déboucher un évier, réparer un tiroir, changer la prise d'une lampe...), à les encourager à bricoler, à se servir d'outils. L'idée est de développer leurs capacités techniques, grâce à la transmission de savoir-faire, et à partir de mes observations, notamment sur les différences d'apprentissage de ces gestes entre les hommes et les femmes. Le centre de loisirs permet de créer un cadre propice à l'entraide, l'objectif étant de favoriser l'apprentissage grâce à une dynamique de groupe entre femmes, sans jugement et sans peur de l'échec.

Le contenu et la manière de transmettre a été améliorée chaque trimestre : explications et exercices pratiques pour mêler la théorie et la pratique et amener les participantes à s'approprier le bricolage. En m'observant moi-même, j'ai dû me rendre à l'évidence : ma façon de transmettre, d'écouter les demandes des participantes et d'y répondre, ne portait pas seulement sur des questions techniques, mais bien plus sur l'implicite de nos conceptions, nos réactions, nos expériences de femmes dans cette société.

A chaque discussion de bilan trimestrielle, des participantes ont témoigné qu'elles avaient plus confiance en elles-mêmes, qu'elles se sentaient capables de faire des choses qu'elles n'avaient pas imaginé pouvoir faire. Et également qu'elles se sentaient moins dépendantes d'hommes de leur entourage (mari, fils, amis). Ce sont ces témoignages qui m'ont fait réfléchir à ce que peut représenter, pour une femme, hors du cadre professionnel, l'utilisation d'outils, et de faire par elle-même des gestes qu'elle croyait être le domaine réservé des hommes. C'est une idée que la société véhicule, alimentée par une dévalorisation par les femmes elles-mêmes de leurs capacités et habiletés.

D'une simple intuition, au départ, j'en ai tiré une conviction. En tant que femmes, nous sommes tenues éloignées du bricolage et d'un savoir pratique qui nous empêche de nous débrouiller seules, et pourtant nous sommes capables de bricoler et de prendre confiance en cette capacité en trois mois. Il manque donc un simple moment de partage pour commencer, pour essayer, et changer l'état de fait initial.

Les femmes ne sont pas éloignées du bricolage parce qu'elles n'ont pas assez de force ou ne sont pas assez techniciennes, ou qu'elles sont incapables, mais parce qu'elles n'ont pas eu l'occasion de pratiquer. C'est ce que je vais essayer de vous exposer ici.

*** Qui participe ?**

L'atelier d'initiation est à destination exclusive de femmes, c'est-à-dire de personnes qui se sentent femmes ou ont un vécu de femmes. Pendant trois mois, un groupe de femmes se retrouve pendant deux heures chaque semaine. Dès le départ, un groupe de huit femmes a participé, venant de tous horizons. Huit nous a semblé un bon nombre pour favoriser une dynamique de groupe propice à l'apprentissage.

J'ai suivi plus particulièrement un groupe qui a participé à l'atelier d'initiation au bricolage du 3 mai au 21 juin 2019. De nombreuses citations viennent d'elles. Qu'elles en soient ici remerciées (j'ai changé leurs prénoms...). J'ai également posé des questions en amont aux participantes, envoyées par écrit au moment de l'inscription. Il était question de réfléchir à ce qu'elles voulaient « faire, apprendre et essayer » pendant le trimestre, ainsi que de se « rappeler des expériences, bonnes ou mauvaises, concernant des situations de bricolage. » Pour chaque nouveau groupe, je trouve que c'est une bonne façon d'entrer dans le vif du sujet et de se présenter (voir la lettre en annexe).



Grève des femmes

La grève des femmes, le 14 juin 2019, tombait un vendredi, jour de l'atelier. Les semaines précédentes, nous en avons parlé, et j'avais annoncé que je ferais grève. Nous avons imaginé une activité que l'on pourrait faire ensemble, dans la rue : proposer aux grévistes de former un slogan en clous sur une planche.

2 – Rapports sociaux de sexe : une forme de domination structurant la société

Il y a une idée que je porte dans mon corps et dans ma vie : il n'y a de différences entre les hommes et les femmes que celles qui sont construites socialement. Selon moi, il y a des différences entre les individus humains, mais on en fait des catégorisations (des regroupements selon des critères) pour permettre une hiérarchisation : ces catégories sont inventées, et perdurent, pour que des groupes dominent, et d'autres soient dominés.

« Les situations des hommes et des femmes ne sont pas le produit d'un destin biologique mais sont d'abord des construits sociaux. Hommes et femmes [...] forment deux groupes sociaux qui sont engagés dans un rapport social spécifique : les rapports sociaux de sexe. Ces derniers, comme tous les rapports sociaux, ont une base matérielle, en l'occurrence le travail, et s'expriment à travers la division sociale du travail entre les sexes, nommée, de façon plus concise : division sexuelle du travail. » (Danièle Kergoat)

2.1 Définition des rapports sociaux de sexe

Un **rapport** est la rencontre entre deux éléments distincts.

Un **rapport social** est une « tension qui traverse le champ social », entre des groupes qui ont des intérêts différents, et même opposés.

Les **rapports sociaux de sexe** mettent en jeu le groupe des femmes et le groupe des hommes. Il ne s'agit pas des individus et de leurs relations, mais bien de grands principes qui structurent la société, et qui permettent de comprendre les inégalités.

Le groupe des hommes a du pouvoir sur le groupe des femmes et le domine.

Le groupe des femmes est dépendant et dominé par le groupe des hommes.

Nous disons que c'est une « construction sociale », dans le sens que cette domination a une histoire, et qu'elle est liée à la division du travail, donc aux rapports de production en cours dans la société dans laquelle nous vivons. Les rapports sociaux de sexe sont avant tout des rapports hiérarchisés, comme peuvent l'être les rapports sociaux de « classe » et de « race ».

Le capitalisme se développe grâce à ces rapports sociaux inégalitaires, qui sont bien autre chose que des différences biologiques. La « nature » sert de prétexte pour justifier des catégorisations, mais elle n'est pas la cause des différences opérées par et pour le système capitaliste → **le fait que beaucoup de femmes puissent porter des enfants n'a pas d'incidence sur leurs capacités, par exemple. Et pourtant, c'est l'argument principal pour justifier une différence entre les hommes et les femmes.**

Si l'on considère que les « hommes » et les « femmes » sont produits par des rapports sociaux, ils et elles sont en quelque sorte des concepts. Chaque personne est un « concept » en plus d'être une personne bien réelle. Dans le grand jeu des rapports sociaux, les personnes occupent des places particulières, non en fonction de qui elles sont réellement, mais de quelle place elles occupent

relativement aux autres. De quel « sexe » est la personne importe peu, il suffit d'être considérée comme « femme » ou « homme ».

Des personnes qui, au cours de l'histoire, se sont grimées avec les attributs de l'autre sexe et ont pu vivre une autre vie l'illustre, Jeanne d'Arc ou les bacha posh en Afghanistan par exemple. De même, les pictogrammes sur les portes des toilettes : une silhouette avec une jupe représente une « femme ». Chaque personne étant différente de toutes les autres, ce n'est pas la « nature » ou la biologie qui crée les différences, mais la société.

Christine Delphy, Nicole-Claude Mathieu et Colette Guillaumin ont été à la base d'un courant de sociologie critique, initié dans les années 70, qui postule qu'« il existe une organisation du travail, une division du travail qui constitue l'enjeu des rapports sociaux de sexe et c'est cela qui fait qu'on est progressivement construit·e et placé·e dans une position d'homme ou de femme. »

En plus des rapports de sexe et de classe, s'imbriquent des rapports de race. Il paraît impossible d'imaginer combattre l'un ou l'autre séparément, à l'heure de l'économie mondialisée. De plus, d'autres rapports sociaux se mêlent à différents niveaux, tels que le validisme, l'âge, la sexualité, par exemple.

2.2 Intérêt d'une approche matérialiste

Les rapports sociaux de sexe sont donc antagoniques, conflictuels, et donc politiques. Pour Paola Tabet aussi, « la division sexuelle du travail doit être analysée en tant que relation politique entre les sexes » (*Les Mains, les outils, les armes*, p.10).

Le travail permet une reconnaissance sociale, une position dans ces rapports. En tant que dominées, les femmes y ont une certaine place (qu'il faut changer !). Dans les années 80, la notion de « division sexuée du travail » a permis de comprendre des mécanismes d'oppression du groupe social des femmes, partant sur une base matérielle, sur la réalité vécue par les femmes dans ce système.

Une *base matérielle*, c'est-à-dire **une réalité physique, des lieux, des instruments, des moyens, dont disposent ces groupes dans la société à chaque époque**. Les rapports sociaux sont visibles dans le travail, que l'on travaille ou non, que l'on soit rémunéré·e ou non. On connaît souvent les « **rapports sociaux de classe** » (ou plutôt la lutte des classes : les patrons propriétaires des « moyens de production » et les ouvriers et ouvrières qui leur vendent leur « force de travail »).

Dans les **rapports sociaux de sexe**, le problème n'est pas la différenciation des activités – tout le monde ne peut pas savoir tout faire ! Mais certaines activités sont valorisées et d'autres dévalorisées, et, de ce fait, les personnes qui exercent ces activités sont valorisées ou dévalorisées, et même dominées et exploitées.

Par exemple, les hommes qui travaillent peuvent coopérer, utiliser leurs corps pour produire, être propriétaires des « moyens de production » ou vendre leur « force de travail », ils ont des salaires ; les femmes qui travaillent, elles, filles puis épouses, ne s'appartiennent pas à elles-mêmes, et donc ne peuvent pas vendre leur force de travail. Le travail domestique et le travail du *care* n'ont pas de valeur (ils ne sont pas toujours rémunérés, et on ne leur donne pas de prix, ils sont au-delà de la valeur), il ne peuvent pas être vendus. Elles n'ont pas accès aux ressources, sont limitées physiquement, souvent par la violence, et dépendent du travail des hommes et de leurs salaires.¹

LA femme

Je n'ai jamais compris que l'on puisse parler de la « Journée de **la** femme », par exemple, comme si « femme », au singulier, pouvait recouvrir un quelconque sens social, incarné. En l'utilisant au singulier, j'y ai toujours ressenti comme une négation de la réalité de la vie des femmes, de quoi nos journées sont faites, de nos possibilités et de nos luttes. Je ne crois pas qu'il y ait une quelconque « nature féminine », qui fasse que, par essence, les femmes soient différentes des hommes, et c'est pourquoi l'approche matérialiste, qui est aussi anti-naturaliste, me paraît intéressante pour ce que je cherche à comprendre à propos de la pratique du bricolage par les femmes : en quoi nous pouvons bricoler avec les mêmes bras, les mêmes mains et les mêmes cerveaux, qu'on soit homme ou femme. Et les mêmes outils.

2.3 À qui profite la division sexuée du travail ?

La division sexuée du travail est analysée par les anthropologues et ethnologues jusqu'aux années 70 comme une forme de complémentarité : les femmes et les hommes ont des activités différentes, ce qui permet que toutes les activités utiles à une société soient faites, dans un « rapport harmonieux et réciproque »... Pour les hommes anthropologues, ce sont des conditions tout à fait objectives qui conduisent à la division sexuée du travail.

Mais les chercheuses féministes ne sont pas d'accord avec cette vision idéalisée : « Rien dans la nature n'explique la répartition sexuelle des tâches, pas davantage que des institutions comme la conjugalité, le mariage ou la filiation paternelle. Toutes sont infligées aux femmes par la contrainte, toutes sont donc **des faits de civilisation qui doivent être expliqués et non servir d'explication.** »²

Dès les années 1940, les femmes anthropologues y ont vu des relations de pouvoir : la division sexuée des tâches ou la division sexuée du travail, dans une société, n'est pas une fable égalitaire où chaque personne contribue, mais bien une domination d'un groupe sur un autre. Pour Paola Tabet, « la division du travail n'est pas neutre, [...] il s'agit d'une relation non pas de réciprocité ou de complémentarité mais de domination » (p.10). On constate que les « contraintes biologiques des grossesses et des soins aux enfants » n'empêche pas les femmes de travailler durement, et que c'est

1 Voir à ce sujet Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, 1992,

2 Meillassoux, C. (1975). *Femmes, greniers et capitaux*. Paris : Maspero.

bien autre chose qui se passe (elle donne l'exemple de Firth où les hommes esclaves accomplissent les mêmes tâches que les femmes). On pourrait rajouter les périodes de guerre où les femmes ont remplacé les hommes dans les champs et les usines, en plus du travail domestique.

De même, Margaret Mead, dès la fin des années quarante, prouvait que des attributs que nous pensions liés à un sexe avaient pu l'être à l'autre sexe, et que les différences entre les deux étaient aléatoires. Alors pourquoi subsiste cette différenciation ?

Pour « une sociologie des sociologues »

D'après Marie Duru-Bellat, les sociologues ne prennent pas en compte la différenciation entre les sexes parce que, étant majoritairement des hommes, et ils « ne voient pas le problème ». Ils se pensent « universels », c'est-à-dire qu'inconsciemment, ils mettent tout au masculin, vu que c'est leur point de vue à eux, et trouvent que ce n'est pas un problème.

Il est important de cultiver un regard critique, même pour la critique sociale. Cette proposition revient à dire que les personnes concernées par le fait d'être dominées doivent écrire aussi leur histoire avec leur point de vue, d'où l'importance des recherches menées par les femmes pour changer une vision masculine (et occidentale) qui se veut universelle.

3 – « Les Mains, les outils, les armes »

Dans son article de 1979, *Les Mains, les outils, les armes*, Paola Tabet a analysé la division sexuée du travail en partant de l'usage des différents outils par les hommes et les femmes. À l'époque, on pensait que les outils étaient adaptés aux activités des hommes ou des femmes, qu'on imaginait complémentaires. Elle observe, au contraire, que le groupe des femmes a accès à certains outils, les plus rudimentaires, qui favorisent les activités proches de la maison ou du village, qui ne leur permettraient pas de se défendre elles-mêmes, et sans améliorations techniques au fil du temps. Elle s'y est intéressée pour comprendre à quels outils les femmes avaient accès pour leurs activités dites « féminines ».

Et elle en conclue que ces activités sont liées aux outils disponibles, indépendamment de l'activité en tant que telle : « mon travail vise à reconnaître une importance fondamentale au contrôle des outils et à poser au départ l'hypothèse d'une différence qualitative et quantitative des outils mis à la disposition de chacun des deux sexes ». Pour les femmes, ce n'est pas : chaque activité permet le développement d'outils spécifiques pour se faciliter la vie et faciliter le travail. Au contraire, les outils à disposition des femmes sont *NULS* (rudimentaires, peu ergonomiques), et elles doivent se débrouiller avec pour faire toutes leurs activités. **Les femmes sont sous-équipées**, et il existe « un *gap* technologiques entre hommes et femmes, qui apparaît dès les sociétés de chasse et de cueillette et qui, avec l'évolution technique, s'est progressivement creusé et existe toujours dans les sociétés industrialisées. » Les outils pour les activités des femmes sont moins bien que ceux pour les activités des hommes, il y a moins d'innovations et d'améliorations.

Les hommes contrôlent la fabrication et l'utilisation des outils par les armes. La « disponibilité » des outils dépend de la violence. « Le contrôle par les hommes de la production et de l'emploi des outils et des armes est confirmé comme étant la condition nécessaire de leur pouvoir sur les femmes, basé à la fois sur la violence (monopole masculin des armes) et sur le sous-équipement des femmes (monopole masculin des outils) ».

3.1 L'outil et le geste technique sont produits socialement

Il y a plusieurs définitions du mot outil, mais disons qu'un outil est un objet fabriqué qui sert à agir sur la matière, à faire un travail. Et, dans l'activité du bricolage, je parlerai des outils comme d'objets simples utilisés directement par la main. Les outils permettent l'accomplissement d'un travail, d'une tâche. Sans l'outil, on ne peut pas les accomplir, on ne peut pas faire ce que l'on souhaite. Il y a donc du pouvoir associé à l'outil, qui permet, qui rend possible une action. Et c'est par la volonté (donc la pensée) que la main utilise l'outil.

D'après Leroi-Gourhan, un anthropologue qui a travaillé sur *les techniques* comprises comme évolution sociale, liées au développement cognitif (et même biologique) des hominidés, ces techniques sont les produits d'un groupe social, d'une société. Mauss, avec une analyse semblable, montre que le contexte sociohistorique est primordial pour comprendre comment on utilise le corps dans les techniques.

Les techniques, et en particulier les techniques qui utilisent un certain usage corporel, n'existent pas hors de leur usage, elles sont l'aboutissement de relations sociales qui les ont inventées et les font fonctionner. Suivant cette lecture, il est logique que, dans une société patriarcale, les outils de bricolage soient l'apanage des hommes.

Exemples...

→ Ma mère se faisait prendre le marteau des mains par son père, alors qu'elle était sculpteur sur pierre, et son père un homme déjà vieux, aux articulations douloureuses.

→ Je m'apprêtais à serrer le boulon de la roue arrière de mon vélo, que j'avais démontée et remontée, et dont j'avais réparé la chambre à air. Un homme est arrivé et m'a pris la clef plate des mains en disant : « Laisse, tu vas te salir les mains ».

→ Un vendeur dans un grand magasin de bricolage n'a pas supporté que je lui apprenne quelque chose sur l'outil dont il faisait la promotion, il m'a ignorée, faite transparente, je n'existais plus.

→

Pour animer l'atelier d'initiation au bricolage entre femmes, j'ai choisi un apprentissage de gestes, qui m'ont semblé être des gestes spécifiques au bricolage, comme une sorte de grammaire de base : clouer, scier, percer, visser. Ces gestes se pratiquent avec des outils, à main ou électroportatifs. Ils sont différents d'autres gestes manuels, que l'on peut être amené·e·s à faire dans la vie quotidienne, comme couper, coller, porter, plier, gratter, nouer, frotter, par exemple.

Premiers écrits (novembre 2017)

4 gestes : clouer, scier, percer, visser

Les manuels de bricolage regorgent d'exemples et de domaines d'application du bricolage.

J'ai développé une sorte d'apprentissage par gestes, qui sont complémentaires et constituent, d'après moi, la base du bricolage. Ces gestes sont utiles dans plusieurs domaines.

Clouer : cela me permet de voir la dextérité des participantes pour adapter le contenu de l'atelier, et à elles d'éprouver leur force, leur puissance d'agir. Savoir clouer droit sans se taper sur les doigts donne confiance pour continuer, et peut devenir de plus en plus précis. Le corps est vu comme un allié, qu'il faut utiliser globalement.

Scier : cela me permet de parler des 3 dimensions, d'avoir une vision dans l'espace (la lame de la scie est un plan qui coupe un autre plan). Il faut de la douceur et de la confiance aussi pour scier sans se faire mal, vite, droit. On parle à ce moment-là de l'espace de travail, du positionnement du corps.

Percer : le geste préféré, car on introduit les machines pour percer le bois, et surtout les murs. On parle de quincaillerie, et cela devient plus concret pour les participantes. Il y avait de nombreux projets d'étagères abandonnés faute de connaissances ou de confiance en soi qui réapparaissent. On peut associer les différents gestes et construire, réparer. On apprend aussi la solidarité : il ne faut pas percer un trou dans un mur sur un escabeau si on est seule à la maison.

Visser : les finitions, la dernière étape pour une bricoleuse complète. Visser, c'est aussi pré-percer, choisir la bonne façon pour assembler deux pièces, assembler différents matériaux, comme le bois, le plastique et le métal. Pour visser correctement deux pièces ensemble, il faut avoir une vision globale de son chantier, une idée des forces (on révisé la théorie abordée au cours des ateliers : levier, charge, forces), et une perception correcte de son corps et ses possibilités (axe, force, maîtrise).

En accomplissant ces 4 gestes, si on les associe, on expérimente dans le corps des mouvements, on voit des résultats. D'après moi, on peut ensuite aborder d'autres types de gestes et bricolages et étant plus assuré-e et confiant-e.

3.2 La force physique est aussi une construction sociale

On peut se demander aussi si la force physique est nécessaire pour pouvoir bricoler. La sociologue Stéphanie Gallioz nous invite à réfléchir à la construction de deux « mythes » sur lesquelles se basent les métiers du bâtiment et les font rester masculines : la « **femme fragile** » et la « **force faite homme** ». Pour elle, les deux sont des constructions sociales. Elle dit : « les femmes ont toujours occupé des emplois à fort taux de pénibilité requérant force et résistance (agricultrice, aide-soignante). » Mais quand les femmes font ces métiers, on minimise la difficulté, ou on ignore leur force.

Par exemple, « les femmes ont exercé des tâches physiquement dures qui se sont construites par la suite au masculin. C'est le cas au Moyen-âge, où nous trouvons dans toute l'Europe du centre et de l'ouest des femmes exerçant des métiers au caractère physiquement très pénibles et que nous considérons aujourd'hui comme « typiquement masculines », par exemple **la métallurgie ou le bâtiment**. De même au XIXème siècle, on trouvait des femmes travaillant dans les mines (*Germinal* de Emile Zola) ou transportant des marchandises. » Paola Tabet donne d'autres exemples issus de sociétés extra-européennes.

C'est dans le secteur des installations thermiques qu'il y a le moins de femmes dans le bâtiment. Pourtant, les éléments à assembler pour ces installations sont plutôt légers, donc si on s'en tient à la force physique comme critère, ça ne tient pas. C'est plutôt la technicité supposée qui fait qu'il y a moins de femmes. Pour l'électricité, c'est la même chose. Dans les usines d'électronique, la plupart des personnes qui y travaillent, ce sont des femmes. Mais l'électricité est perçue comme une sorte de « boîte noire », un peu magique, que seuls les hommes savent dompter.

Il y a donc un mensonge au départ. Ce n'est pas la force physique qui manque aux femmes, c'est la société qui est structurée par des rapports sociaux de sexe empêchant les femmes d'accéder à certaines activités, parmi lesquelles l'utilisation de techniques et d'outils, et qui rendent leur force physique invisible.

3.3 Le bricolage : une activité masculine

Dans des ouvrages de travaux manuels du XIXème siècle, Claire Le Thomas étudie la différence entre hommes et femmes : « Traditionnellement, les jeunes filles sont initiées aux travaux d'aiguille pour les préparer à leurs futures charges domestiques tandis que les garçons découvrent le maniement des outils courants afin de se familiariser avec les métiers manuels et d'acquérir une dextérité suffisante pour effectuer des travaux d'entretien et de réparation usuels. »

Pour les femmes, il s'agit d'activités qui les préparent à leurs vies d'adulte, et leur devenir de maîtresses de maison : la décoration. Ce n'est pas nécessaire, mais ça montre le dévouement de chacune à son foyer et à sa famille.

Pour les hommes, il s'agit d'activités qui les préparent à leur devenir de bon mari et père de famille, les vertus du bricolage étant mises en avant (habileté et adresse, ordre et méthode) – c'est une

« saine occupation ». De plus, faire soi-même les choses permet aux familles de réaliser des économies. Il s'agit d'un transfert d'activités professionnelles, donc rémunérées, exercées par des hommes, vers d'autres hommes, dans le cadre de leur foyer.

Ces métiers sont adaptés à la division sexuée du travail, dans le sens qu'ils s'appuient, pour les femmes, sur du travail réalisé en intérieur, souvent sous-traité et réalisé au domicile. Les outils sont simples, petits, et leur appartiennent depuis longtemps. C'est la continuité de ce que les femmes faisaient gratuitement.

Une exception : l'art

C'est intéressant de relever qu'avec les pratiques artistiques, il y a moins de différences entre hommes et femmes : gravure, poterie, sculpture, photo, par exemple. Chaque personne recherche l'originalité, le « geste artistique », et ce sont des activités valorisées. Ce n'est pas « utile », comme le bricolage, c'est pour se faire plaisir, même s'il faut parfois des compétences techniques très pointues. Par exemple, dans les années 2000, les femmes se forment plus à la taille de pierre qu'à la maçonnerie. Pourtant, il faut des outils, des gestes techniques et de la force pour exercer les deux. La taille de pierre apparaît plus « facile » que la maçonnerie, parce que la recherche esthétique est plus présente, c'est associé à la sculpture, aux beaux monuments historiques.

4 – Pourquoi bricoler ?

En 2017, les premières participantes donnaient leurs raisons : « Je dois faire des trucs partout pour aménager mon intérieur, mais j'ai besoin que ce soit bien fait » (Loredana), ou : « Je bricole depuis que je suis petite, mais je voudrais utiliser des grosses machines, des machines électriques » (Antonella). Ou bien, en rapport avec les conjoints : « Mon copain m'aide pour faire des trous dans les murs, mais je dois toujours attendre » (Zahia), ou Dominique, qui dit que son mari et son fils l'ont toujours aidée, ou fait pour elle, mais qu'elle en a marre de toujours devoir demander à son mari, depuis que son fils est parti de la maison. Même chose pour Yvonne.

Le bricolage est un moyen de reprendre en main son environnement, son cadre de vie, face à la virtualité qui gagne du terrain dans tous les domaines.

Toucher la matière, agir sur les objets, ressentir la force de ses mains et son intelligence pratique, paraît nécessaire aujourd'hui, lorsque la société valorise les échanges d'information aux dépens de la réalité matérielle.

« Nous avons de moins en moins d'occasions de vivre ces moments de ferveur créative où nous nous saisissons des objets matériels et les faisons nôtres, qu'il s'agisse de les fabriquer ou de les réparer. » (voir à ce sujet : *Éloge du carburateur*, de Crawford). Et les exemples sont nombreux dans la société de consommation : les appareils électriques ne peuvent plus être réparés, les garagistes deviennent électronicien·ne·s.

Face à ce constat de dépossession, mon parti-pris est une valorisation des activités manuelles et des pratiques en groupe, contre l'individualisme et la virtualité. En proposant l'expérimentation pour apprendre à bricoler, l'atelier d'initiation au bricolage favorise la transformation des apprenantes en même temps qu'elles acquièrent de nouveaux savoirs.

Autonomie

Pour les participantes du groupe observé, il est surtout question de **se débrouiller seule**. Être plus autonome en bricolage, c'est, par exemple, de ne pas devoir attendre que quelqu'un d'autre fasse les choses pour nous. C'est aussi de ne même pas être obligée de demander à quelqu'un, de décider si on demande de l'aide ou pas, mais de ne pas y être contrainte, qu'il s'agisse de proches ou de professionnels.

Pour Mona, l'autonomie se construit. Petit à petit, elle acquiert des gestes et compétences nouvelles, qui lui permettent de se débrouiller de plus en plus toute seule, car elle habite seule : « Alors moi je suis venue pour m'améliorer en bricolage. Je savais déjà faire quelques trucs, mais percer le béton par exemple j'osais pas. Ici, on avait appris à scier, j'étais très contente, c'est très

utile. Je voudrais savoir me débrouiller toute seule, ne pas avoir à demander à quelqu'un. C'est pas toujours une bonne idée. Des fois, des copains à qui j'avais demandé de l'aide ont même cassé des trucs ! ». Pour Lou aussi, c'est la même motivation de départ : « J'habite seule et j'ai besoin de me débrouiller pour percer les murs, mettre des chevilles, les vis, ces choses-là. » Elle a dit aussi : « Comme j'ai pas envie de demander toujours à quelqu'un d'extérieur, bah ça m'incite à savoir bricoler moi-même. »

Il y a plusieurs sens au mot **nécessité**. Je m'en rends compte lorsque que Kamila m'explique qu'elle a *dû* se mettre à bricoler parce qu'une armoire de la cuisine « commençait à bouger dangereusement ». J'aime bien ce mot, qui donne l'impression qu'on n'a pas le choix, qu'il faut se mettre à bricoler soi-même. Lou et Mona parlent de nécessité économique, Kamila d'urgence. On n'a personne à appeler pour nous aider, ou pas les moyens de payer quelqu'un, alors on se retrousse les manches et on essaye.

À propos de vivre seule aujourd'hui : comment vieillir seule, comment s'y prendre pour rester autonome le plus possible, et le plus longtemps possible, si l'on ne peut compter que sur soi ? Et d'ailleurs, cette volonté d'autonomie n'est-elle pas commune aux femmes qui habitent seules et aux femmes qui habitent avec un compagnon, bricoleur ou non ? Le mari d'Oyona ne bricole pas du tout, et celui de Kamila laisse passer des mois avant de réparer les choses cassées. L'autonomie, pour ces femmes, c'est aussi de faire les choses par elles-mêmes, selon leur goût, quand elles le souhaitent. Apprendre à bricoler aujourd'hui, c'est envisager une autonomie demain, de nouvelles capacités, de nouvelles compétences pour l'avenir.

Économies

Bricoler permet de faire des économies. Pour Mona, c'est une des principales raisons mises en avant : « Ce qui m'a encouragé à apprendre le bricolage par mon propre moyen, ou de demander des conseils à d'autres personnes, c'est le fait que je vivais seule, et puis que ça coûtait cher. » À un autre moment, elle est encore plus explicite : ce qui coûte cher, c'est de devoir payer un artisan pour faire ce qu'on ne sait pas faire, ce qu'on n'ose pas faire. Et sans moyens financiers disponibles, on s'empêche des améliorations, un confort, on s'adapte et on se contente de vivre avec des choses cassées ou abîmées.

Lou va dans le même sens, et elle est en colère : « En tous cas, pour moi, voilà, c'est vraiment l'objectif, c'est d'être plus autonome, quand j'ai besoin de réparer quelque chose, euh, de pas devoir solliciter à chaque fois quelqu'un, ou de payer un... J'en ai ras-le-bol. **Ici, le moindre coup de main c'est 100 balles**, c'est bon, enfin, pour planter deux clous ça va aller ! ». Oyona partage cette idée : « Mon mari, il est nul à bricoler. Il arrive pas à, comment on dit, percer le mur (rires). On appelle toujours quelqu'un pour percer le mur... » Elle dit que ça l'ennuie, car elle ne pense pas que ce soit si difficile : « Pourquoi on paye, je pense toujours. »

Pour Mona, justement, savoir bricoler, c'est aussi comprendre ce que font les artisans, et ainsi pouvoir évaluer si les « 100 balles » demandés sont justifiés : « Ça permet de comprendre comment fonctionnent les choses aussi, et de voir aussi, que si on fait appel à un spécialiste pour faire quelque

chose, ben... Est-ce que le travail qu'il va faire est difficile ? Est-ce qu'il peut exiger, par exemple un paiement aussi grand ? » Emilia avait dit qu'elle ne bricolerait pas chez elle, car elle aurait toujours peur « d'abîmer, de faire des bêtises ». Mais qu'elle était satisfaite, parce qu'au moins elle allait arrêter de se faire arnaquer. Elle nous avait raconté des anecdotes, où le fait d'être une femme seule, n'y connaissant rien, lui a coûté cher pour du travail de piètre qualité, à plusieurs reprises.

Écologie

Les économies ne sont pas uniquement pécuniaires. **Souvent, économie et écologie se rejoignent.** Bricoler, c'est aussi faire des économies de matière, c'est préserver les objets. Kamila dit : « Bon, y'a la satisfaction personnelle d'avoir réparé quelque chose ou créé quelque chose, mais c'est surtout de ne pas faire le gâchis. Y'a trop de choses qui sont cassées, qui est pas nécessaire [de jeter]. » Elle a réparé une table, qui était cassée mais dont le pied était encore solide. Elle fait sienne cette maxime : « Notre pauvre planète, il faut récupérer, il faut réparer. » Lou est du même avis : « Je suis un peu contre la surconsommation, j'en ai marre, j'ai pas envie d'acheter, racheter, racheter. Parce qu'on nous pousse vraiment clairement vers ça. Quand on peut réparer, je préfère réparer. Si c'est pas possible, c'est pas possible, je m'en remettrais. Mais dans un premier temps, ouais, si c'est possible de réparer, allons-y... »

Avec un groupe précédent, on avait discuté de « l'obsolescence programmée », concernant les outils électroportatifs, et du risque qu'ils soient vite cassés si on les achète pas chers. **Économiser** aussi a plusieurs sens : il a souvent été utilisé, par les participantes, comme un terme plus large que des questions d'argent.

Les ateliers « électricité » sont souvent utilisés par les participantes pour concrètement changer des prises, rajouter des interrupteurs, diagnostiquer des pannes de lampes. Pouvoir amener des objets cassés de chez soi et les réparer ensemble est source de satisfaction pour la plupart des participantes. La petite taille des lampes permet cela, mieux que les armoires ! L'électricité étant souvent ce qui fait le plus peur au participantes (avec les perceuses), c'est pour moi important d'essayer ensemble, si le besoin est exprimé.

Kamila explique aussi autour d'elle comment réparer les choses : « Et puis aussi, euh, certaines copines elles voulaient jeter les choses, j'ai dit : « Mais c'est pas nécessaire, vous pouvez réparer... ». Et elles avaient un tiroir, et comme mon fils, son tiroir, j'ai dit : « Tu sais, pas besoin d'acheter une nouvelle armoire », et puis j'avais acheté les équerres, là, ça marchait très bien. » Elle se rend même **chez des amies pour leur montrer, faire avec elles. La preuve par l'exemple.**

Créativité

Un autre aspect important du bricolage, c'est la satisfaction de faire soi-même, de créer, ou de « développer sa créativité ». Faire un atelier collectif permet de multiplier les possibilités. Lou l'exprime ainsi : « Et puis ça donne des idées.[...] Ouais c'est chouette aussi de voir les projets des autres... Qu'est-ce qu'elles font avec, ou... On s'échange des petits conseils, c'est chouette. Ouais,

je pense que ça donne des idées aussi, le côté créatif... D'être à plusieurs. » Les « loisirs créatifs » comprennent la fabrication de petits objets, d'accessoires de décoration, qui sont traditionnellement l'activité des femmes. La créativité que je souhaite aborder ici a un sens plus large, elle engage les participantes dans la conception, et rejoint les pratiques artistiques par leur implication dans le domaine des idées. **Penser les choses avant de les réaliser, les imaginer. Puis leur donner une réalité matérielle.**

Quand on a abordé le perçage, on a bien sûr percé du bois, mais aussi du métal, du plastique, des catelles (carrelage). On a parlé de tout ce qu'on pouvait percer, pour suspendre ou transformer. Par exemple, des tasses à thé percées au fond, pour les transformer en pot de fleur, qu'une amie a fait. En parler donne des idées très créatives, les participantes n'avaient pas pensé qu'on pouvait percer de nombreux matériaux. Il y a un rapport tactile des participantes au bricolage, ce que l'on ressent sur les mains. Par exemple, le bois a de nombreux aspects, il peut être brut, en panneaux, reconstitué, poncé, laqué, et pour certaines, c'est une découverte qui multiplie leurs possibilités créatives.

Pour Mona, bricoler donne « un sentiment de satisfaction de faire les choses soi-même [...]. De faire comme on veut, aussi. À sa manière. Ça permet une certaine liberté. Et, euh, la créativité, ça c'est important aussi. Parce que moi je, une des raisons pour lesquelles j'ai fait le cours de bricolage aussi, c'est de pouvoir m'exprimer, tu sais, au niveau créativité. De pouvoir créer quelque chose. » Mona garde des morceaux de bois, des planches, et a des projets de bricolages : faire une petite étagère, poncer un plateau de table de nuit... Elle aime le bois, et cette matière l'inspire. Les termes poétiques ont aussi leur place dans l'apprentissage du bricolage.

Oyona n'avait jamais bricolé, mais elle avait des envies, des idées. Avec les autres participantes, elle a réparé une chaise pour enfant en bois, puis elle l'a poncée et repeinte pour ses filles. Comme elle disait avoir désormais « envie de tout faire », elle m'a expliqué par quoi elle allait commencer, après les vacances : « Je vais changer la table de la cuisine. Maintenant je trouve cette table moche, et aussi... vraiment moche ! Je veux changer le... comment on dit ? Le plateau ! »

Plaisir

Une des belles découvertes de cette recherche, c'est que le bricolage des femmes leur procure du plaisir. Oyona le disait dès sa présentation, le premier jour, qu'elle venait par envie. Et à la question de savoir à quoi sert de bricoler, elle répond : « Plaisir (rires). Aussi pour, euh, comment on dit, pour la nécessité. Pour moi, oui, plutôt pour le plaisir. » Il y a un mélange entre la nécessité, une réalité économique, pratique, d'avoir besoin de se débrouiller seule ; et le plaisir, la satisfaction de réaliser soi-même quelque chose. Pour Alessandrina, bricoler c'est « un plaisir immense ». Le 25 janvier 2019, en arrivant aux Créateliers, elle a dit : « Qu'est-ce que ça me met de bonne humeur de venir ici ! ».

Lou parle d'enthousiasme. Pour elle, bricoler, « c'est pas juste une corvée, c'est pas : « Ah faut bricoler pour une corvée parce qu'il faut faire », derrière il y a de l'enthousiasme, c'est : « J'apprends quelque chose. Ah c'est chouette de pouvoir le faire. Je me sens capable. » C'est autre

choses. Des fois, on apprend des choses juste par devoir, ou parce qu'on, parce qu'il y a une obligation. Là, y'a du plaisir aussi. » Mona avait parlé d'une voisine à elle qui aimait bricoler, « il y a des gens qui aiment ça. Elle, elle aimait bricoler. » Aimer bricoler comme on peut aimer le bon vin. C'est une pratique qui est utile et procure aussi du plaisir en soi, hors de sa finalité.

J'évoquerais la réalisation de Judith à propos de la patience nécessaire. Fabriquer un élément de mobilier lui a aussi procuré du plaisir : « maintenant que je me suis attaquée à ce projet, là je suis très très contente... » Elle dit avoir « adoré faire ça ». La difficulté n'est pas toujours un frein, c'est aussi une source de plaisir. La complexité permet de déployer de nouvelles compétences, qui sont agréables à vivre et à mettre en pratique : « On se rend compte qu'il y a beaucoup de choses à prendre en considération. »

Plaisir et apprentissage

Découvrir que bricoler pouvait procurer du plaisir m'a paru correspondre à ce que je ressens, sans que je n'aie jamais pu le nommer avant. Ce plaisir a été un levier de l'apprentissage. Lorsque de nouvelles choses doivent être apprises et que cela procure du plaisir, et n'est pas vécu uniquement comme un effort, l'apprentissage est facilité.

4.2 Obstacles à surmonter

La peur

Le plus frappant, pour moi qui ai oublié, depuis le temps, quel était mon rapport aux outils avant d'en faire un usage presque quotidien, est la peur exprimée par les participantes. Le 1^{er} février 2019, j'avais demandé : « Pourquoi avez-vous tellement envie de percer des murs ? », le tour de table m'a laissée sans voix. Lilia se disait attirée par la peur de pas savoir ce qu'il y a derrière, en ajoutant, pensive : « ça doit être facile... ». C'est, paradoxalement, la peur qui lui donnait envie. Pour Judith, c'est **le caractère irrémédiable** qui l'inquiétait, et, comme Lilia, lui donnait envie de le faire : « On peut pas racheter un mur comme une planche. » Elle parlait de sa peur que ça ne tienne pas, que le crochet ou la vis ne soient pas assez bien fixés au mur. De même pour Dani, qui a dit : « ça fait peur de se lancer contre un mur, ça paraît assez invincible ».

Bhavani, avait, au contraire, peur de « casser le mur ». Bhavani avait le projet de fixer une barre dans sa salle de bain, elle possédait tous les outils et le matériel nécessaire, mais elle n'osait pas le faire. Elle n'avait jamais utilisé de perceuse elle-même, et avait des images de mur qui s'effondre, de catelles cassées, qui se décollent, de fuite d'eau gigantesque. Cette peur, qui inquiète et attire en même temps, a dû être apprivoisée, et était le défi principal à relever.

Un autre aspect qui me semble devoir être pris en compte, pour voir quels ont été les bienfaits du bricolage pour les participantes, est le contexte familial. Dans les entretiens, les participantes ont dit n'avoir pas ou peu été initiées au bricolage dans leur enfance. De plus, si deux sur quatre avaient des mères bricoleuses, les deux autres n'avaient aucune femme bricoleuse dans leur entourage. Pour Mona, cela explique en partie sa situation actuelle face au bricolage. Elle parle de « l'importance de la famille, de l'héritage culturel et familial ». Ce qu'a amené Judith, par petites touches, est que le contexte familial, c'est aussi, à l'âge adulte, le couple. Judith, lors du tour de présentation, avait dit qu'elle avait utilisé des outils à l'adolescence, à l'école, puis arrêté : « J'ai totalement arrêté de bricoler à la maison, l'ambiance ne s'y prêtait pas du tout. » Son ex-mari avait mis en place un environnement qu'elle ne se sentait pas légitime de transformer.

Au contraire des exemples cités ci-dessus, Alessandrina fait partie des participantes qui n'ont pas peur. Lors de sa présentation, elle avait dit : « moi j'aime le bricolage, ça m'amuse énormément. J'ai pas peur des outils, parce que je suis têtue ! » Alessandrina est soutenue par son mari, et elle habite une maison dans laquelle elle peut expérimenter à sa guise. Elle nous avait raconté que son mari lui a offert une perceuse-visseuse lorsqu'elle s'est inscrite à l'atelier d'initiation. Ce soutien contribue à oser dépasser ses peurs.

Confiance en soi

« *On est des femmes extraordinaires* »

Viviane, le 22 janvier 2018, après s'y être mises à 3 pour retirer un clou, et y être parvenues.

La confiance est ce qui permet de dépasser les peurs liées au bricolage. Seule Oyona ne ressent aucun obstacle à sa pratique du bricolage. Elle a le temps, a décidé de le faire, ses filles sont impressionnées. Il m'a semblé que la barrière de la langue avait contribué à une simplification de sa pensée. Elle considère qu'en Europe il y a plus de mixité qu'en Mongolie, où elle a passé sa jeunesse, et que c'est normal que les femmes en viennent à bricoler, comme les hommes cuisinent. Elle a pourtant mis des années avant de s'imaginer bricolant.

Pour les autres participantes interrogées, il y a un manque de confiance, au départ, et une dévalorisation qui opère dès qu'elles tentent de bricoler. La pensée de Mona est, à cet égard, intéressante à suivre. Elle a une vision stricte de ce qu'est le bricolage, liée à une pratique artisanale de menuiserie, plomberie, électricité, et cela l'empêche d'y associer d'autres compétences amatrices, qui pour moi, sont aussi du bricolage. Par exemple, la couture, ou monter des meubles, ce n'est, pour elle, « pas vraiment du bricolage ». Installer une lampe ou fabriquer un objet, ça peut être du bricolage, par exemple si on utilise une scie. Elle a ses propres critères, qui lui permettent d'admirer le travail fait par d'autres, et qui l'empêchent de considérer qu'elle est une bricoleuse, car elle dévalorise ses compétences à elle. Mona est déjà une bricoleuse qui a plusieurs réalisations à son actif, et utilise une perceuse depuis de nombreuses années, mais il lui faut des efforts pour passer au-dessus de la croyance qu'elle n'est pas capable de bricoler.

Faire « faux »

Le manque de confiance produit aussi la « peur de faire faux ». Lou se demande : « est-ce que je vais bien faire ? Et si je m'y lance, et que je rencontre des obstacles : est-ce que c'est moi qui fais faux ? » Elle se compare aux autres, les professionnel·le·s et les personnes qui se filment en bricolant, que l'on peut voir sur *Youtube*. « Y'a une question de confiance, j'ai l'impression que je fais jamais comme il faut. Et je me dis que c'est moi qui fais pas comme il faut, et que quelqu'un d'autre l'aurait bien fait, alors que, finalement, est-ce que c'est réellement ça ou pas ? » Ce que j'aime bien avec les questionnements partagés par Lou, c'est qu'elle met en doute sa crainte de faire moins bien que les autres. Quand elle se demande : « Est-ce que c'est réellement ça ou pas ? », elle laisse la possibilité que les autres ne fassent pas mieux qu'elle. Il suffirait juste d'apprendre à faire, par exemple.

Mona tente une explication de ce manque de confiance, puisant ses racines dans la structuration de la société, dans les rapports sociaux de sexe : « Les hommes réfléchissent moins, et comme tu avais dit une fois, ils ont plus confiance en eux, donc ils se lancent, et si ils se cassent la gueule c'est pas grave, ils ont le droit. Ils ont plus le droit à l'erreur. Ça, c'est un truc qui est général à mon avis, qui est pas uniquement lié au bricolage, c'est que les hommes se sentent plus autorisés à faire des erreurs. Une femme, elle doit être parfaite... et si elle arrive pas dès le début, elle a tendance à se dévaloriser. » Mona se permet de se penser dans des rapports sociaux bien plus largement qu'autour

des questions de bricolage. Pour moi, c'est une illustration de ce qu'apporte la pratique du bricolage, en permettant de questionner les rapports sociaux et la domination du groupe des femmes.

Patience

Le temps donné à l'apprentissage est un élément qui favorise la confiance en soi. Au départ, je voulais transmettre le plus de gestes possible aux participantes, mais, grâce à elles, j'ai réalisé qu'il valait mieux apprendre moins de gestes, mais avoir le temps de les pratiquer. Depuis, la formule de l'atelier est plus adaptée aux besoins réels des participantes. Pour Mona, « on peut faire beaucoup de choses, **il faut juste avoir le temps d'apprendre doucement.** » Par exemple, Judith a réalisé un élément de mobilier en bois, en travaillant les gestes en groupe, puis la réalisation chez elle, par étapes, en bricolant toutes les semaines. Elle a reconnu que ça avait été difficile, mais en un mois elle a réalisé un objet en bois, parfaitement adapté à son usage et à son emplacement, alors même qu'elle n'avait pas bricolé depuis qu'elle avait 12 ans.

Alessandrina le dit aussi : il faut du temps pour apprendre à réaliser, mais aussi du temps en amont, pour imaginer et prévoir. Alors, il faut bien réfléchir à comment s'y prendre, élaborer les étapes avant de se lancer. Ce temps doit devenir l'allié des bricoleuses, car Fred, comme de nombreuses autres femmes qui souhaitent bricoler, dit ne pas avoir la patience de « mesurer, tracer, de tenir compte des consignes ». Pour l'une d'elles, du premier groupe, c'était édifiant. Avec ses quatre enfants, les choses de la maison étaient souvent cassées ou abîmées, et elle commençait à les réparer. Comme elle ne prenait pas de mesures et faisait tout « à l'œil », la réparation ne tenait pas longtemps, ou ne marchait pas, et elle se considérait incapable et se dévalorisait. L'idée que **prendre du temps pour la conception en fait gagner au moment de la réalisation** est un enseignement du travail professionnel sur les chantiers, et j'ai parfois réussi à la transmettre aux plus pressées d'en finir.

J'ai également recueilli plusieurs témoignages, depuis 2017, de personnes ayant commencé des bricolages jamais finis... Le matériel a été acheté mais pas utilisé, parfois gâché. Le manque de confiance est en jeu, oser se lancer est difficile. Et lorsqu'on ose se lancer, à la moindre anicroche le travail est arrêté, avec son lot d'autocritique. Le temps qui passe devient là une preuve, fausse, du manque de persévérance, de l'incapacité, et plus on attend, plus c'est difficile de s'y remettre pour essayer de finir le travail. Se donner le temps, au départ, permet de restaurer la confiance. Mais c'est difficile d'avoir du temps libre, et de l'espace libre, pour commencer un bricolage sans savoir quand il pourra être terminé.

Force

La confiance est aussi une confiance en ses mains, en ses bras, en ses muscles. Force et confiance sont des synonymes, chez certaines. Lou a l'impression qu'il faut de la force pour bricoler, mais un certain type de force. La « force dans les mains », ce n'est pas la même que la force pour porter (par exemple pour porter des sacs de courses, ça elle y arrive). Pour Lou, c'est encourageant de voir

d'autres femmes « de tout âge aussi, même des gens qui ont certaines contraintes un peu physiques, ou qui sont plus âgées, mais voilà, elles le font et y'a aucun soucis. (...) ça m'apporte de la confiance, ça m'encourage. On se dit que c'est possible parce qu'on a des exemples concrets en face de soi. »

Si manquer de force peut être synonyme de manquer de confiance en soi, gagner en confiance, c'est aussi gagner en force. Oyona l'exprime ainsi : « Maintenant, je... comment dire... j'ai vraiment confiance en moi. Avant j'avais pas confiance en moi, j'avais peur, « comment je fais ? » Maintenant, j'ai envie de faire tout. (silence) C'est vrai, ça a vraiment changé. Maintenant je suis un peu... forte. Oui, je me sens forte. » Avoir confiance en ses capacités, c'est aussi une force.

Superwomen

Au début des années 2000, j'ai cassé une planche en sapin à main nue : mon cerveau n'y croyait pas !

Pourtant, pendant une formation d'auto-défense pour femmes, le Fem-Do-Chi, mon corps avait été préparé à se dépasser, à faire confiance à ma main, et j'ai cassé cette planche sans difficulté.

J'utilise souvent cet enseignement pour venir à bout de blocages qui sont rationnels, mais qui peuvent être dépassés.

4.3 Le bricolage, un territoire de pouvoir masculin

« Il est, de toute évidence, utile pour la société de dissiper de tels mythes. »

Margaret Mead, *L'un et l'autre sexe*, p.24

Mystère entretenu par les hommes

Lou et Mona m'ont toutes les deux donné leur point de vue sur le bricolage, pensé comme territoire masculin. Il fonctionne avec ses règles, qui restent tacites, pour entretenir un mystère qui permet au groupe des hommes de conserver son rôle dominant. Avec leurs mots, elles font écho à l'analyse matérialiste des rapports sociaux de sexe.

Pour Lou, il y a un mystère entretenu par les hommes autour du bricolage, et quand on accède à leur territoire, on se rend compte que ce n'était pas si compliqué. Lors de nos ateliers d'initiation, elle a pu avoir des explications qui rendaient « claires et limpides » les explications mystérieuses que les hommes lui avaient données auparavant. **Le mystère, c'est une stratégie permettant de conserver les rôles, les places, pour maintenir le *statu quo* dans les rapports sociaux.** « Et si en plus je leur dis que maintenant je fais du bricolage... On est mal barré (rires). » Bousculer les rapports en pratiquant le bricolage met à jour le territoire, la « chasse gardée » du groupe des hommes. Mona aussi pense que les hommes nous laissent croire que les femmes ne savent pas bricoler, « pour garder le pouvoir ». « Ils nous font croire qu'on est pas capables, qu'il faut faire ci, faut faire ça, certains ils vous racontent des histoires... Et je me dis : « En fait non », il faut aller gratter derrière, poser la question à quelqu'un d'autre. » Un jour, Mona a apporté un livre sur le bricolage, qu'elle avait acheté plusieurs années auparavant. Elle a expliqué aux autres qu'après avoir suivi l'atelier d'initiation, elle avait relu des chapitres, et que c'était beaucoup plus clair maintenant.

Le mystère est entretenu par la méconnaissance de la plupart des femmes, et par les hommes qui « veulent garder leur territoire. Ils veulent pas le partager avec les femmes. » C'est ce qu'elle ressent, par l'expérience, par les situations qu'elle a vécues. Abdu Gnaba (voir bibliographie) va dans le même sens après de nombreux entretiens avec des femmes bricoleuses, qui ne demandent pas à leurs proches de leur apprendre à bricoler, car « les hommes, encore majoritaires à détenir le savoir-faire, ne seraient pas assez patients... » L'anthropologue ne développe pas ce point, mais il décrit le fait que les femmes interrogées ont besoin de préparer leurs projets de bricolage, pour se sentir sûres d'elles avant de commencer, et qu'elles trouvent de nombreuses informations par elles-mêmes, notamment sur Internet. Les hommes qui bricolent gardent leurs connaissances pour leur propre usage.

Mona se rappelle ce que racontait Marie-Annick au moment de la présentation. « [...] ils voulaient tout de suite l'aider, les gars, quand ils voyaient qu'elle bricolait. Ils s'approprient, ils s'approprient le domaine, le territoire du bricolage. « Ah la pauvre femme, elle va pas s'en sortir, on va l'aider », c'est un peu ça. Ou alors, ils voient que t'as un problème, ils se disent : « Ouais, elle est nulle, elle je la laisse ». » Mona a plusieurs expériences d'amis qui l'ont aidée à bricoler, mais qui ont cassé ou abîmé son meuble ou sa perceuse. Elle leur faisait confiance, elle avait besoin d'aide, et s'est trouvée en porte-à-faux avec eux. Par exemple, celui qui a cassé le mur et la mèche, car il s'est trompé de mèche. Mona déplore qu'il ne se soit même pas excusé, comme s'il trouvait normal de

s'être trompé, comme un « droit à l'erreur ». Même si Mona était fâchée, elle décrit ainsi son ami et ce qui a pu le faire se comporter ainsi : il est « vraiment gentil, et en plus il est pas du tout macho, mais, j'ai l'impression, **avec une perceuse dans la main, il devient presque un peu macho.** » Pour Mona, ceci confirme « qu'il y a comme un territoire, et que les femmes n'ont pas trop le droit d'approcher. » Les réussites et les erreurs leur appartiennent, on n'a pas à intervenir ou commenter, lorsque l'on est une femme.

Les outils ont une importance symbolique. Au contraire d'Alessandrina, dont le mari lui a offert une perceuse-visseuse quand elle s'est inscrite au cours de bricolage, Bhavani témoignait, pour le rapport d'activité 2018 des Créateliens, que son mari ne la laissait pas bricoler à la maison. « Je n'ai jamais utilisé les outils qui sont chez moi. Je les range tout le temps sans savoir leur nom. » Bhavani n'avait pas dit à son mari qu'elle s'était inscrite, et avait incité une amie à venir avec elle. C'était leur secret. Pourtant, Bhavani a travaillé toute sa vie, était médecin comme son mari, et elle est indépendante. Son mari gardait l'activité de bricolage et elle celle du ménage comme domaines exclusifs.

Paola Tabet montre qu'« il n'y a pas d'activités proprement féminines », ou alors celles accomplies sans outils ou avec des outils simples – comme les ustensiles de nettoyage (par exemple...). Pourtant, elle donne deux exemples de la question symbolique, qui différencie les activités des hommes et des femmes :

- chez les !Kung, « les femmes ne doivent en aucun cas toucher arcs et flèches ni participer à la chasse sous peine de compromettre les capacités du chasseur de son succès » ;
- chez les Bambara, les couteaux sont réservés aux hommes, sauf s'ils sont utilisés pour faire la cuisine. C'est le seul usage qui leur est autorisé.

Par ces exemples, elle illustre le fait que le sous-équipement des femmes, le fait qu'elles n'aient pas accès aux outils, n'est pas rationnel (ni « naturel », comme on l'a vu), les croyances et les attributs symboliques jouent un rôle pour interdire l'accès des femmes à certaines activités, en leur déniaient l'usage des outils permettant ces activités (« ce n'est pas la chasse qui est interdite aux femmes, ce sont les armes »).

Pour Lou, c'est difficile de supporter les petites réflexions sarcastiques ou misogynes, qui passent souvent pour de l'humour, et qui revêtent également une grande importance symbolique dans l'imaginaire social, « sur les femmes qui peuvent pas tenir un marteau ». La distinction dans les rayons des magasins de bricolage entre matériel pour les hommes et matériel pour les femmes n'a pas de sens. Pour elle, c'est légitime de vouloir bricoler, sans pour autant devenir un homme ni souhaiter les remplacer et les évincer de leur territoire : « Je cherche pas à être un homme, enfin, je cherche à être une femme, j'aime bien être féminine aussi en même temps. Mais **j'ai envie de pouvoir planter un clou si j'en ai envie**, en fait, vraiment. Et que ce soit respecté, en fait c'est ça.

Respecté et reconnu, moi c'est ça mon attente. » Avec Lou, je me demande pourquoi, lorsque les femmes se mettent à bricoler, alors même qu'on les y invite en vendant des mini-visseuses et des clefs anglaises roses, alors même que chaque enseigne de magasin de bricolage met en scène sur des affiches une femme tenant un pinceau et des habits de chantier, pourquoi, donc, les femmes sont dévalorisées ou dénigrées lorsqu'elles bricolent ? Dans le capitalisme, le bricolage des femmes représente un nouveau marché et beaucoup de profits, mais les femmes qui bricolent représentent une menace pour. Nous sommes contraintes de faire avec ces attentes contradictoires.

Mystère dissipé par les femmes

Lors de la discussion sur le rapport au bricolage, Marie-Annick racontait ses expériences de bricolage passées : « J'ai scié des troncs au jardin, des énormes racines, des arbustes... J'ai poncé un vieux banc de jardin, pour le repeindre... voilà, c'est tout, et ça remonte à loin ! ». Marie-Annick doute de ses compétences de bricoleuse. Un peu plus tard, l'une des participantes lui demande où elle a acheté ses bijoux. Marie-Annick, depuis des années, est élève d'un cours de bijouterie où elle a fabriqué les boucles d'oreille et les bracelets en argent qu'elle porte. Nous la questionnons, on en parle, on s'extasie. En bijouterie, on frappe, on ponce, on soude, on scie et lime... Elle nous explique les techniques et conclue en disant : « **Ce n'est pas si compliqué qu'on pense** ». Cette réaction a été, pour moi, le début d'une réflexion sur le mystère autour du bricolage. Face aux hommes qui l'entretiennent, les femmes le dévoilent. Cela fait écho à ma pratique professionnelle de charpentière : j'avais à peine commencé à me former, qu'avec ma collègue et amie, nous avons organisé des échanges de savoir avec d'autres femmes, nous avons aidé des ami·e·s à bricoler, en leur expliquant les façons de faire pour les rendre autonomes par la suite.

Oyona a une réaction similaire. Elle dit qu'elle est fière des nouvelles compétences qu'elle a acquises à l'atelier. Elle en parle autour d'elle, à ses proches, à ses filles. Elle est particulièrement fière de savoir percer un mur. Et dès qu'elle a pu exprimer sa fierté, une fois la surprise de ses proches passée, elle annonce : « **Oui j'ai appris au cours, mais c'était pas difficile, c'est facile.** » Mona dit aussi : « je pense qu'il faut avoir quelques connaissances techniques quand même, mais **c'est pas si difficile que ça, en fait.** » Manquer de confiance et de connaissances techniques rend difficile la pratique du bricolage. Entendre des femmes dire que c'est facile, qu'on peut y arriver, renforce la possibilité effective d'y arriver¹.

Mona, à la question : « Est-ce que ça a changé ta façon de voir le monde ? », répond : « De faire du bricolage ? Oui, parce que je me rends compte qu'**il y a beaucoup de choses qui sont plus faciles que ce qu'on pourrait imaginer, vraiment, plus faciles à faire.** C'est qu'en fait, c'est, comme j'ai dit, y'a un peu un mensonge autour de ça. Et aussi, euh... il faut dédramatiser ça, voilà, il faut dédramatiser les difficultés qu'on peut avoir à bricoler, et je trouve vraiment bien tous les conseils que tu nous a donnés, voilà, « vous faites au mieux, c'est pas toujours forcément parfait, mais ça tient quand même. » Selon l'environnement qu'on a, si y'a un truc qui est un peu tordu, on peut le compenser avec une petite chose, et oui, c'est vrai que je me rends compte que les choses sont plus faciles, les réponses apportées dans la vie quotidienne. »

1 À propos de performativité dans le genre, voir Butler, J. (2005). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris, : La Découverte

Après des mois ou des années de bricolage, on réalise que ce n'était pas si compliqué, qu'on soit une femme ou un homme. Comment se fait-il que les personnes qui bricolent disent que ce n'est pas si difficile, mais que la croyance que c'est difficile persiste ?

La domination du groupe des femmes par le groupe des hommes, est organisée autour de conditions matérielles d'existence... mais également de mensonges !

5 – Initiation au bricolage, comment ? Éléments importants pour démarrer un atelier

Un lieu qui défend des valeurs

En premier lieu, il y a le cadre de cet atelier d'initiation au bricolage, un centre de loisirs organisé pour recevoir des groupes d'élèves. Les salles et les horaires sont pensées pour accueillir du public, la pédagogie est questionnée, les professeur·e·s sont impliqué·e·s. L'équipe d'animation socioculturelle se tient à disposition des professeur·e·s et des élèves, et maintient un lien étroit avec le comité de l'association, qui impulse des améliorations pour se tenir au plus près des valeurs qu'il défend. Les Créatellers revendiquent trois valeurs fondamentales, la tolérance, la solidarité et le respect de la personne. Nous apprécions la qualité de l'accueil, et nous « ressentons » que ce ne sont pas seulement des mots.

Apprendre en groupe

Très vite, le groupe devient le cadre de l'apprentissage, et la condition nécessaire : le fait que cet atelier soit donné en groupe permet une collaboration des participantes, de faire circuler les idées, de profiter des connaissances de chacune. Dans l'histoire de l'animation socio-culturelle, dont une partie est commune avec l'éducation populaire, le principe est de s'appuyer sur des groupes pour partager du temps libre, pour apprendre les un·e·s des autres, pour faire vivre une culture commune.

Au sein de chaque groupe, il y a du respect entre toutes et pour toutes. Dans le groupe que j'ai observé, nous avons des avis différents sur de nombreuses questions, et avons pu échanger chaque semaine, notamment sur les raisons qui nous amènent à devoir s'initier au bricolage à l'âge adulte, et le fait qu'on n'en ai pas eu l'expérience avant ; sur notre vision des femmes et des combats des femmes aujourd'hui ; sur la structuration sociale autour du travail, de notre statut de femmes, notre précarité.

Non-mixité

Cet atelier est réservé aux femmes. Le terme « femme » est employé pour décrire toutes les personnes qui ont un vécu de femme dans notre société : l'atelier est ouvert aux personnes trans ou intersexe. La non-mixité a été choisie dès le départ, et il a fallu justifier ce choix, car les activités des centres de loisirs sont pour « tout public », sans discrimination. Pour l'atelier de bricolage, il a été facile de convaincre le comité : pour se réapproprier le bricolage et s'émanciper des hommes, nous avons besoin d'un espace à nous, dans lequel ne se rejouent pas les rapports sociaux de domination des femmes. Il s'agit d'une forme de lutte contre la socialisation en œuvre depuis la naissance, qui nous tient éloignées des outils, et nous maintient dans la dépendance au jugement et au regard des autres.

Pour accéder à la parole, la partager, et aussi pour accéder aux gestes sans gêne, il est nécessaire de créer des espaces où chacune est libre de s'exprimer et de faire. Nous avons un vécu commun de femmes, et ce genre « d'espace-temps » non mixte permet que se vive une solidarité entre toutes, pour partager des expériences et situations vécues en toute confiance. C'est la même logique que lors des « cafés des parents » ou des « rencontres de proches aidant·e·s ». Se retrouver entre personnes qui ont un vécu comparable permet de se renforcer, s'encourager et se soutenir.

Gratuité

Dernier point, l'atelier est gratuit, et de ce fait, permet une égalité d'accès à toutes les participantes. De plus, le lieu est connu dans le quartier et accessible aussi physiquement. Beaucoup d'informations sur le fonctionnement du lieu sont affichées, et la gratuité est aussi annoncée dès le début. Ainsi, les personnes qui souhaitent s'inscrire ont tous les éléments nécessaires pour leur prise de décision. La gratuité seule ne suffirait peut-être pas, mais elle est nécessaire, d'après moi. Ça a été relevé par plusieurs participantes.

6 – Le bricolage : un possible levier de changement social ?

« *Il y a un moment où il faut sortir les couteaux.* »
Christiane Rochefort, Définition de l'opprimé (1971)

6.1 Définition de l'émancipation

L'émancipation articule les ambitions individuelles et collectives d'autonomie. La question posée est celle d'une société libre, composée d'individus libres.

Kant a fondé le concept d'émancipation, en philosophie, dans un objectif de **critique des tutelles**, pour s'en affranchir individuellement (pour penser librement) ou collectivement (pour l'autonomie et la démocratie). Au XIX^{ème} siècle, la philosophie devient aussi sociale et alimente les socialismes utopiques. L'émancipation est remise au goût du jour en mai 1968. « [Le concept d'émancipation] a occupé une place centrale dans les revendications portées par les minorités politiques, en tant que mot d'ordre d'affranchissement par rapport à une tutelle : celle des maîtres pour les esclaves, des pères et maris pour les femmes, des patrons pour les ouvrières et les ouvriers. »¹

La façon qu'ont les individu·e·s de s'émanciper est multiple. On peut s'émanciper par de toutes petites actions ou par de vastes mouvements sociaux. On peut s'émanciper dès maintenant, petit à petit, aussi bien que de réfléchir à nos moyens d'action pour une émancipation générale, dans l'avenir. On peut s'émanciper à une large échelle, sur un vaste territoire, ou dans sa cuisine.

L'émancipation peut avoir des effets dans les petites choses de la vie quotidienne.

Le terme d'émancipation m'inspire, parce qu'il articule l'individuel et le collectif dans une lutte contre la domination, de même que l'atelier d'initiation au bricolage a pour objectif de créer un groupe qui permette à chaque participante de s'autonomiser, et de changer le regard des femmes et des hommes sur le bricolage, autant les participantes elles-mêmes que leur entourage.

6.2 L'émancipation par le bricolage

Quand les femmes bricolent, elles s'émancipent.

Mon présupposé est que nous les femmes sommes toutes capables de bricoler. J'en suis la preuve vivante, ainsi que mes amies et collègues femmes qui travaillent dans le bâtiment et la construction, et les nombreuses participantes de l'atelier. Nous sommes capables de sortir de notre rôle assigné,

1 Voir l'article sur : *L'éducation au prisme de l'émancipation* dans la revue Tracés, n°25

mais c'est difficile. **L'émancipation est aussi un processus : elle désigne l'arrivée, et aussi le chemin pour y parvenir.**

Mon parti-pris dès le départ est que de bricoler peut augmenter la confiance en soi et développer des compétences utiles au quotidien. Bricoler permet de penser les choses qui nous entourent d'une certaine façon, avec une certaine technicité, et avec une prise sur elles.

Toutes les participantes sont capables d'apprendre à bricoler.

Pour enseigner une confiance, ou juste enseigner des gestes liés au bricolage, des opérations, il faut réussir à les présenter dans un certain contexte, avec les bons mots, les bonnes manières, pour espérer qu'elles soient comprises et reproduites par les participantes dans d'autres contextes. Savoir quoi faire au bon moment, faire les bons gestes et savoir se servir des outils.

Comment, moi, j'ai acquis ces gestes, cette habileté ? La réponse est floue : pendant de longues années, et s'en m'en rendre compte. Si, pendant ces années, je suis devenue plus précise, plus efficace, en utilisant un nombre de plus en plus grand d'outils, il a bien fallu que je commence. Quelle était la « grammaire de base », à partir de laquelle j'ai élaboré, petit à petit, de nouvelles compétences, une confiance, des techniques ? Comment transmettre des années d'expérimentations, de ressentis physiques, de compréhension par les faits ?

J'ai commencé à enseigner des gestes en les montrant et en les faisant reproduire.

Ensuite, les participantes sont encouragées à utiliser seules les outils, sous le regard bienveillant des autres participantes et de moi-même. Pendant l'atelier de bricolage, chaque geste revêt un caractère particulier en fonction des femmes qui composent le groupe. De même, chaque femme reconstruit le geste appris. Chaque participante intègre les éléments qu'elle comprend et qui l'intéressent pour s'approprier ce geste.

6.3 Ce qui se passe dans le groupe

Transmission collective

Les questions posées par l'une des participantes peuvent aider à résoudre les questions des autres. Si l'une pose une question, la réponse peut être utile aux autres ; mais c'est par les questions et propositions de toutes que chacune apprend une multiplicité de réponses possibles. Le groupe permet de faire circuler des idées, de les densifier. En bricolage, il y a rarement une seule façon de faire, qui serait la « bonne réponse ». Au contraire, on s'adapte aux matériaux et outils disponibles, par exemple, pour apporter la meilleure réponse possible en fonction du contexte. C'est pourquoi un apprentissage collectif est tellement utile.

Kamila a apprécié d'apprendre à plusieurs : « Je crois quand vous êtes nombreux, ce que chacun apporte, c'est l'expérience, soit bonne, soit mauvaise, mais c'est aussi des questions. Et, euh, plusieurs personnes ont demandé une question que quelqu'un d'autre a dit : « Ah j'ai aussi ce problème. » Ou peut-être quelqu'un a pu répondre, « moi j'ai essayé comme ça, ça a pas marché ». Et puis, alors ça aussi c'est utile, on s'aide entre nous. » Fred le dit également : « C'est intéressant qu'il y ait des gens avec les mêmes questions, tu découvres, t'es moins ignorante. » De même pour Eline : « Il y a des freins, on s'arrête au premier obstacle. « Tu nous dis « dépassez ça, pressez, poussez... » C'est ça ! L'autonomie... (...) Si j'avais pas été dans ce cours, je l'aurais pas fait... Grâce à ce que tu dis, ou ce que les autres du groupe disent. » C'est dans le groupe, dans ce contexte d'apprentissage qu'un dépassement est possible.

L'exemple du tiroir

Une participante avait amené un tiroir dont le fond tombait. Avec le groupe, nous avons réfléchi aux différentes façons de le restaurer et le renforcer. Une méthode a été choisie. Puis chaque étape a été réfléchi avec le groupe, et la réalisation également. Des planches de bois, sur l'établi, ont permis de reproduire certains gestes, pour permettre à chacune de s'exercer. La semaine suivante, deux autres participantes ont dit avoir réparé chacune un tiroir, avec des méthodes semblables, adaptées à leurs meubles.

Transmettre des connaissances en bricolage, c'est contribuer à la démystification par le partage des informations, des connaissances et des expériences. Transmettre permet une réappropriation de savoir-faire. Transmettre à un groupe rend manifeste que **ces connaissances devraient appartenir à toutes et tous, sans appartenir ni au groupe des hommes exclusivement, ni à des personnes en particulier**. Dans un groupe de femmes, partager des connaissances et développer des habiletés contribue à l'émancipation de chacune.

Partager en confiance

L'ambiance est une idée qui revient souvent dans les éléments pour parler de la confiance partagée lors de leur initiation au bricolage. Lorsque Judith réfléchissait à ce qui lui paraissait essentiel dans cet atelier, elle dit : « l'ambiance, la façon dont tu présentes les choses. Il y a une sorte de sérénité, on peut faire des essais, il n'y a pas de jugement. » Le groupe devient un lieu de confiance partagée et de coopération. Kamila aussi le relève. Elle dit qu'« en parlant des choses qu'on avait fait, on avait pas le sentiment d'être un peu stupide, un peu idiot, de... ça aussi c'était agréable. »

Pour apprendre, on a partagé des connaissances et des questions. Par exemple, Lou se disait « Ok, ouais, c'est possible, ouais, je peux le faire. Les femmes qui sont avec moi dans ce cours peuvent le faire, moi aussi j'en suis capable. » Des femmes avec des âges différents, des aptitudes physiques

parfois limitées deviennent une ressource dans un groupe, car en s'observant, les participantes améliorent leurs propres capacités. « Donc se dire que, heu, « tout est possible » c'est un peu exagéré, mais, oui, enfin, si, tout est possible. » On a vu pour chacune des façons de contourner leurs problèmes physiques, ou leurs inquiétudes, et même si « tout » n'a pas été possible, c'est ce que Lou retient. Beaucoup plus que ce qu'elle croyait, en tous cas.

Bricoler ensemble permet aussi de pratiquer le français en faisant des choses ensemble. Il y a toujours eu une ou deux participantes chaque trimestre qui ne parlaient pas le français couramment. Bricoler demande de développer son vocabulaire par un vocabulaire spécifique. Oyona a dit lors de l'entretien que de parler le français avec d'autres, de pratiquer la langue lui avait permis de développer sa compréhension orale. Du « blobblo » qu'elle entendait au départ, à la fin du trimestre, il y a eu une amélioration. La compréhension orale allant de pair avec la confiance pour utiliser les outils et donner son avis. À la fin du trimestre, Oyona, qui était restée un peu en retrait car elle ne comprenait pas toujours les consignes ou ce que je disais, s'est lancée, seule, dans un bricolage qui a montré qu'un cap avait été passé. Nous avons réparé une chaise en bois pour enfants. Elle l'a entièrement poncée puis repeinte, sans se décourager malgré les imprévus. Elle nous avait dit, en emportant la chaise chez elle, sa fierté d'être allée au bout de son idée.

Parler la langue des bricoleuses

Bhavani, dont le français n'est pas la langue maternelle, avait dit qu'elle ne comprenait que 80 % de ce que je disais.

Marielle, francophone de langue maternelle, lui avait dit, amusée : « Tu sais, moi aussi. »

Les femmes ont leurs pages à écrire dans cette histoire. Quel usage elles font des outils, quels gestes elles gardent et adaptent ? Qu'est-ce qui leur convient ? On invente des façons de faire, des réponses de bricoleuses, pour parvenir à nos fins. Lou pense que ce qui est essentiel, c'est d'être débrouillarde et faire avec ce qu'on a. « *OK ça fonctionne pas ? On fait autrement !* » Être très créatif, on a des solutions pour tout. » La créativité, comme l'émancipation, concerne plusieurs niveaux d'action : individuel et collectif, intellectuel et manuel, la pensée et l'action. Le bricolage rend possible autant de fabriquer de belles choses pour le plaisir que d'effectuer des réparations nécessaires.

Seules dans notre malheur, les femmes
L'une de l'autre ignorée.
Ils nous ont divisées, les femmes
Et de nos sœurs séparées.

Le temps de la colère, les femmes
Notre temps, est arrivé.
Connaissons notre force, les femmes
Découvrons-nous des milliers.

Reconnaissons-nous, les femmes
Parlons-nous, regardons-nous.
Ensemble, on nous opprime, les femmes
Ensemble, Révoltons-nous !

Nous viendrons à bout de ce mur, avec l'outillage nécessaire

Qu'est-ce qu'apporte le bricolage, lorsqu'il est découvert en groupe et entre femmes ?

Le premier apport du bricolage est l'autonomie.

Pour les femmes, une indépendance financière et la possibilité de se débrouiller sans demander l'aide des hommes. Pour apprendre à bricoler seule, en plus d'avoir des compétences techniques, il est utile d'être outillée sur un plan théorique, pour nous aider à comprendre dans quels rapports sociaux nous sommes pris·e·s. Apprendre à bricoler, c'est se donner les moyens de s'autonomiser et s'émanciper de notre rôle social.

Le second apport, c'est le plaisir qu'on a quand on arrive à faire les choses par soi-même.

Apprendre à bricoler, c'est agir sur la matière, en développant sa créativité et prenant soin de son environnement et de l'environnement., selon son goût. Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles des femmes souhaitent apprendre à bricoler, et elles peuvent le faire « seules », grâce à des livres, internet ou des ateliers organisés par des supermarchés de bricolage. Pour certaines, cela suffit. Mais pour d'autres, le plaisir de faire soi-même est renforcé par les relations au sein d'un groupe dans lequel on partage les questions, les conseils et la fierté, sans peur du jugement. La solidarité favorise l'autonomie et l'indépendance, car elle soutient l'incursion des femmes dans ce « monde masculin ». Pour les hommes, le bricolage est souvent un plaisir solitaire ; entre femmes, dans ce contexte d'atelier d'initiation, les relations humaines contribuent au plaisir de bricoler.

Le troisième apport, c'est de démystifier le bricolage.

Les quelques heures passées ensemble lors de l'atelier d'initiation sont comme une révélation : bricoler, en fait, ce n'est pas sorcier ! Alors, comment se fait-il que les personnes qui bricolent disent que ce n'est pas si difficile, mais que la croyance que c'est difficile persiste ? Le mensonge est perpétué avec les inégalités structurelles, il sert à laisser le monde tel qu'il est, et les femmes dépendantes des hommes. Une fois le constat dressé, que faire pour éliminer ces inégalités ? Dire la vérité, se donner les moyens d'apprendre, partager autour de la pratique du bricolage.

Je voulais savoir si le bricolage permet aux femmes de s'émanciper. Il y contribue sûrement. Il y aurait encore beaucoup à dire sur la transmission des gestes techniques, au niveau de l'apprentissage, ou les lieux permettant d'apprendre ces gestes par l'expérience. De quels moyens nous dotons-nous pour multiplier les occasions d'apprendre ? Comment réapprendre à bricoler dans les classes, à l'école, dans les familles ? En tant que femmes, nous devons nous faire confiance pour l'avenir.

Bibliographie

Caillé, A., Chanial, P. & Tarragoni, F. (2016). S'émanciper, oui, mais de quoi ?, *Revue du MAUSS*, 48, 2.

Crawford, M. B. (2016). *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*. Paris : La Découverte.

Duru-Bellat, M. (1990). *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris : L'Harmattan.

Devreux, A.-M. (2005). Des hommes dans la famille. Catégories de pensée et pratiques réelle, *Actuel Marx*, 1(37). Récupéré le 04.01.2020 de https://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=AMX&ID_NUMPUBLIE=AMX_037&ID_ARTICLE=AMX_037_0055

Falquet, J. (2016). Entretien avec Jules Falquet : Matérialisme féministe, crise du travail salarié et imbrication des rapports sociaux, *Cahiers du GRM*, 10, mis en ligne le 07.12.2016. Récupéré le 19.04.2019 de <http://journals.openedition.org/grm/839>

Galerand, E. & Kergoat, D. (2014). Les apports de la sociologie du genre à la critique du travail, *La nouvelle revue du travail*. Récupéré le 07.10.2019 de <http://journals.openedition.org/nrt/1533>

Gallioz, S. (2006). Force physique et féminisation des métiers du bâtiment, *Travail, genre et société*, 2(16), 97-114.

Gallioz, S. (2007). La féminisation des entreprises du bâtiment : le jeu paradoxal des stéréotypes de sexe, *Sociologies pratiques*, 1(14), 31-44.

Gnaba, A. (2016). *Bricole-moi un mouton. Le voyage d'un anthropologue au pays des bricoleurs*. Paris : L'Harmattan.

Guillaumin, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*. Paris : Côté-femmes

Kergoat, D. (2000). *Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe*, in Hirata, H., Laborit, F., Le Doaré, H. & Senotier, D. (sous coord), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 33-54 (extraits) in Bisilliat, Jeanne, et Christine Verschuur. *Genre et économie : un premier éclairage*. Genève : Graduate Institute Publications, 2001.

Mead, M. (1966). *L'un et l'autre sexe*. Paris : Denoël/Gonthier.

Meillassoux, C. (1975). *Femmes, greniers et capitaux*. Paris : Maspero. Meillassoux, C. (1975). *Femmes, greniers et capitaux*. Paris : Maspero.

Tabet, P. (1979). Les Mains, les outils, les armes. *L'Homme*, 19(3-4), 5-61. Récupéré le 10.05.2018 de https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1979_num_19_3_367998

Tabet, P. (2004). *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange economico-sexuel*. Paris : L'Harmattan.

Annexe 1 – Lettre aux participantes



Aux participantes de l'Atelier Boîte à outils,

Genève, le

Chères participantes,

Nous sommes heureux et heureuses de vous accueillir à l'Atelier Boîte à outils.

Pour qu'il réponde le mieux possible à vos attentes, nous vous proposons lors du premier cours de discuter pour savoir ce que vous voulez faire précisément.

Nous construirons l'atelier sur la base de vos besoins.

Pour cela, nous vous demandons un certain engagement personnel :

- réfléchir à ce que vous voulez faire, apprendre et essayer;
- vous rappeler des expériences, bonnes ou mauvaises, concernant des situations de bricolage;
- amener quelques outils ou équipements de protection, si vous en avez.

Nous vous proposerons des explications théoriques, des exercices pratiques et un temps de parole avec un suivi d'une semaine sur l'autre.

Nous vous attendons pour notre premier atelier le àh.

Au programme, accueil, présentations et découverte des principaux outils des bricoleuses !

Nous vous souhaitons une belle rentrée,

Cordialement,

Alice

Professeure de l'atelier Boîte à outils

Pour rappel, voici les dates de l'atelier

..... / /

De 09h à 11h

Annexe 2 – Définition de l'opprimé

**Il y a un moment où il faut sortir les couteaux.
C'est juste un fait. Purement technique.
Il est hors de question que l'opresseur aille comprendre de lui-même qu'il opprime, puisque ça ne le fait pas souffrir : mettez-vous à sa place.
Ce n'est pas son chemin.
Le lui expliquer est sans utilité.
L'opresseur n'entend pas ce que dit son opprimé comme un langage mais comme un bruit. C'est dans la définition de l'oppression.
En particulier les "plaintes" de l'opprimé sont sans effet, car naturelles.
Pour l'opresseur il n'y a pas d'oppression, forcément, mais un fait de nature.
Aussi est-il vain de se poser comme victime : on ne fait par là qu'entériner un fait de nature, que s'inscrire dans le décor planté par l'opresseur.
L'opresseur qui fait le louable effort d'écouter (libéral intellectuel) n'entend pas mieux.
Car même lorsque les mots sont communs, les connotations sont radicalement différentes. C'est ainsi que de nombreux mots ont pour l'opresseur une connotation-jouissance, et pour l'opprimé une connotation-souffrance. Ou : divertissement-corvée. Ou : loisir-travail. Etc. Allez donc causer sur ces bases.
C'est ainsi que la générale réaction de l'opresseur qui a "écouté" son opprimé est en gros : mais de quoi diable se plaint-il ? Tout ça, c'est épatant.
Au niveau de l'explication, c'est tout à fait sans espoir. Quand l'opprimé se rend compte de ça, il sort les couteaux. Là on comprend qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Pas avant.
Le couteau est la seule façon de se définir comme opprimé. La seule communication audible.
Peu importent le caractère, la personnalité, les mobiles actuels de l'opprimé.
C'est le premier pas réel hors du cercle.
C'est nécessaire.**

**Christiane Rochefort
*Définition de l'opprimé***

